

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul de PREUX

Les rêves : travaux d'élèves

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 53-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Travaux d'Elèves

Les Rêves

*L'homme fait doit respecter les rêves
de son enfance.* (Schiller)

Un rêve, illusion de l'esprit, illusion du cœur ou illusion des sens, un rêve, c'est la vision bienfaisante de toutes les bontés et de toutes les beautés ; c'est, passant devant les yeux clos et qui regardent en dedans, le cortège immatériel de choses, d'êtres imprécis, noyés dans un idéal dont l'imagination fait une réalité ; c'est l'azur illimité où l'âme et le cœur s'élancent, les ailes éployées largement, sans crainte d'en ternir la blancheur ou d'en briser l'élan aux noires limites d'une prison ; un rêve, c'est aussi parfois, douloureux jusqu'à l'obsession, un chimérique espoir, nettement déterminé, unique, désiré de toutes les forces de la volonté tendues vers ce seul but, attirant et ramenant à lui toutes les pensées et tous les actes.

Se dégageant de la réalité mesquine et sombre de la vie, dépouillant le vêtement étroit qui interdisait à son âme d'avoir des ailes et l'enfermait dans le sentiment décourageant de sa faiblesse invincible, tout homme un jour a fait un rêve. Puis, à bout de souffle, haletant, tombant de haut, parce qu'il était monté haut, c'était la chute fatale de l'esprit humain, et l'homme repris par le cours ordinaire de la vie murmurait : « Dieu ! que je suis enfant ! » Cette phrase, prononcée avec un sourire voilant mal l'expression du regret, vient sur les lèvres de tout être qui subit une désillusion, parce qu'à l'enfance appartient le précieux privilège de faire des rêves.

Rêver ! ouvrir de grands yeux purs sur un monde

dont on ne soupçonne pas la malice et la cruauté, sourire sans arrière-pensée et sans effort aux fleurs et aux joujoux, qui pourtant coûtèrent peut-être des existences et du sang, croire au prix de la vie, mais là, entièrement, franchement, pleurer sur un malheureux qui mendie ou sur un oiseau blessé, s'endormir le soir sous les caresses d'une mère qui vous baisse les paupières, le matin s'éveiller dans les rayons du soleil, tout cela, n'est-ce pas l'enfance ? Puis, continuer, oh ! le plus longtemps possible, l'adorable mensonge, cela est bien bon ! On peut en croire l'étonnement, la tristesse et parfois le désespoir de ces enfants vieilliss avant l'âge, dans les yeux desquels les mamans n'osent plus lire. Une parole mauvaise retenue, un spectacle trop brutal ou trop triste entrevu avant l'heure, ont, dans une minute, arraché à jamais le voile fragile dont on s'ingéniait à recouvrir les misères d'en bas. Depuis, la pente étant rapide, ils s'y sont laissés glisser, non sans des sursauts de révolte et des cris de détresse ; ils ont été entraînés sans répit, toujours, vers la réalité aveuglante et précise, qu'ils affronteront, pour l'avoir aperçue trop tôt, la désespérance dans l'âme et le blasphème maldissant aux lèvres : ils n'avaient pu jouir assez de l'illusion de l'enfance.

Vous avez vu, n'est-ce pas, des enfants, ceux que l'on appelle précoces, qui, à l'âge où la plupart d'entre eux adorent les histoires ou font manœuvrer des soldats de bois, ne battaient plus des mains quand le petit Poucet jouait à l'ogre le bon tour de lui voler ses bottes de sept lieues. Vous avez entendu, et, je crois bien, jamais sans un regret, des enfants qui trop tôt, beaucoup trop tôt, vous ont assuré avoir vu, la nuit de Noël, leur maman remplir les souliers sous la cheminée, où les années précédentes, un beau rêve aussi celui-là, Jésus-Enfant, dans une apothéose de blanche lumière,

avait comblé leurs vœux. Et si, à chaque fois, vous avez regardé les mères de ces petits désillusionnés, vous aurez surpris un soupir, une détresse qu'elles traduisaient toujours par ces mots : « Ce n'est plus un enfant ! » — Et si vous les consoliez : « Mais, c'est un petit homme ! » — sentant qu'un peu de cette âme qu'elles ont formée et gardée jalousement leur échappe, les mères vous répondront : « Hélas ! »

Et pourquoi ce mot ? Parce que, au sortir de leur enfance à elles, elles ont souffert par leurs enfants, ont entrevu ainsi, dans la joie pourtant immense de leur chair perpétuée, les douleurs, compagnes de la vie. Mais alors, au bégaiement de leurs petits, elles se reprenaient à espérer, souriaient à leurs sourires, buvaient leurs larmes dans des baisers fous et surtout, surtout, entretenaient pieusement les douces, les chères illusions dont elles berçaient l'existence fragile de leurs enfants, au point qu'elles-mêmes y croyaient presque. Et au jour où ils deviennent de « petits hommes », où avec leur candeur, leurs rêves se sont enfuis, ce jour-là, les mères pleurent toutes sur leur passé.

Ainsi donc, les rêves des enfants continuent les rêves des mères et prolongent leur jeunesse, et pour cela, l'homme fait doit les respecter, les bénir, puisqu'ils ont contribué largement à rendre plus gaie, meilleure et plus digne l'existence des êtres aimés dont les mains ont effeuillé les fleurs les plus belles et versé les plus suaves parfums sur nos jeunes années.

Nous les respecterons, parce qu'ils nous ont donné de croire en une vie bonne, si bonne que nous en ressentons toutes les ardeurs, tous les courages naître en notre âme, et je parle ici des rêves de dix-huit ans. Rêves de générosité, élans splendides des cerveaux et des cœurs vers les idées à comprendre et les amours à conquérir, visions attachantes, entrevues avec des yeux

droits et francs, qui ne se dissimulaient pas la tâche rude, mais ne se baissaient que pour regarder monter à l'âme la sève jeune, distributrice d'énergies et d'espoirs ! Oui, la vie est autre chose, c'est la lutte terre-à-terre, le travail ardu qui fait saigner la chair et ne permet la candeur naïve et l'illusion dorée que comme une halte où l'on puise, de sa main brûlante, la goutte d'eau dont on baigne son front éclaboussé d'être courbé sur les petites gens d'en bas.

Eh bien ! pour ces heures bénies où les vingt ans s'accrochent aux fictions qui inexorablement échappent, pour la joie retrouvée et l'apaisement rendu, pour les ardentes batailles livrées en faveur d'idées et de sentiments absurdes, parce que saisis en rêve, et dont on croit avoir tout dit en les traitant d'utopies, pour tout cela, qui est beau, nous respecterons nos rêves. Et nous nous souviendrons que l'homme est ce que l'enfance l'a fait. Toujours, dans nos paroles, dans nos gestes, dans nos actions, nous retrouverons la lumineuse trace des habitudes de jadis. Renier ce passé, mépriser son enfance, c'est une honte ; l'aimer est une vertu et puisqu'en définitive, on ne peut séparer les rêves et la jeunesse, c'est faire acte bon et méritoire que de les chérir, ces rêves, et de les respecter.

Et nous les respecterons pour le clair sourire dont s'illuminent les yeux fatigués de l'âge mûr, lorsque l'homme blasé se reprend à les rêver, car il faut à l'humanité de l'idéal pour vivre — et moi, je les aimerai pour ceci encore, que, pendant les quelques instants où je notais ces impressions, ils ont failli me faire croire qu'ils n'étaient pas que des rêves !

Paul DE PREUX, Physique